

## José Bonhomme: vers l'enfance du monde

La femme, bien sûr, est célébrée par l'art de José Bonhomme. La femme-icône, effigie, source et convergence du regard. Nulle trace de ces élégances féminines qui plaisent puis s'avèrent creuses. José Bonhomme ne sculpte pas cette présence fugitive. À la manière des plus grands, il a intériorisé, peut-être à son insu, de puissants archétypes féminins qui font corps avec son âme d'homme. Cette présence est si impérieuse en lui qu'elle se doit de s'incarner dans les formes que ses mains modèlent.

Métaphore de cette mise au monde, « La jeune femme à l'amphore » est une vestale qui semble détenir la maîtrise de l'élément féminin par excellence : l'eau. Le sculpteur, lui, fait naître de son amphore enchantée une terre qui devient femme. Femme au sens originel, primordial. Avec le privilège inouï de mettre au monde.



Certains hommes, tels des témoins initiés aux mystères de l'enfantement, se révèlent destinés à pétrir la terre humide pour révéler - à travers des formes féminines ó l'âme originelle du monde. Cette âme est dense, lourde, silencieuse. Dans les opacités de son mystère, elle offre au regard des courbes vastes, des rondeurs de légende.

José Bonhomme est l'humble metteur en scène de cette impressionnante mise au monde. Jamais il ne succombe à la tentation de représenter une femme pour son unique beauté. Le défi est manifestement ailleurs : capter les formes qui disent



l'origine des êtres, le matin du monde. Rendre visible et palpable cette présence qui, au-delà de la beauté, raconte la féminité. À cet égard, « Primavera » suggère une rencontre ou une confrontation apaisée entre la femme et l'univers ou entre la terre et l'air. Les bras levés. Le torse offert, avancé, héroïque et humble à la fois. Les fesses et les jambes comme les piliers d'un temple à la gloire d'une Vénus universelle.

Cette superbe sculpture déploie une forme de mystère proche du « Nu devant la cheminée » peint en 1955 par Balthus. Formes simplifiées. Présence douce et imposante. Lignes subtiles et épurées. Pied s'inscrivant dans un triangle puissant. Jambes et torse décrivant tantôt des rectangles, tantôt des courbes promenant le regard jusqu'à la grâce émouvante mais contenue du visage. Un art somptueux. Sans anecdote.

Le sculpteur ne se sert pas de la femme. Il la sert. Il en est le « susciteur ». Son geste ó celui de pétrir, de façonner ó s'accomplit dans le chaud et le mouillé de ses mains, sorte de matrice détenant un savoir inné. Le sculpteur en a-t-il conscience ? Probablement pas. Il travaille. Il aime ce labeur exigeant. Il lutte contre toute forme s'écartant de sa vision intérieure. C'est son combat. Parfois surgit un instant de grâce : celui de l'harmonie entre ses mains et la forme qui naît. Prodigueuse avancée vers la sculpture si difficile à terminer.

De ce travail émane une puissance hors du commun. « Primavera » est une sculpture qui pourrait trouver sa pleine force tout aussi bien sous la forme d'une miniature que dans un òuvre haute de deux mètres. En réalité elle est à mi-chemin de ces deux formats, comme si elle les contenait potentiellement. Une sculpture a rarement cette virtualité. On pense au David de Michel-Ange ou aux chevaux de Marino Marini, à la fois intimes et monumentaux.

José Bonhomme maîtrise cet art-là. Il possède aussi la grâce ó don des dieux ! ó de suggérer, dans la même sculpture, la maturité et la jeunesse. Par un savant développement de proportions hors convention, il insinue la jeunesse dans des formes pleines. Inversement, une féminité mûre semble accompagner une attitude juvénile. « Primavera » se révèle prodigieuse à cet égard : elle célèbre la maturité d'une femme mais elle évoque aussi la lente métamorphose qui mène de l'enfance à l'accomplissement.

Telle est l'ambition incessante de José Bonhomme : donner naissance aux formes et métamorphoser la terre en vie.

Alors notre main jubile. Notre regard captivé se laisse emmener sur le vaisseau magnifique des formes en devenir.

La terre est devenue bronze. La joie est devenue enchantement. José Bonhomme nous emporte silencieusement vers l'enfance du monde.

Jacques Biolley  
2002